

« Comme un tronc d'arbre qui flotte à la surface de la mer »

Paula Jacques et Florence Noiville

En conversation avec Paula Jacques, Florence Noiville évoque le destin tourmenté de Joseph Roth dans le cadre du cycle « Exils », au Théâtre de l'Odéon, le 10 décembre 2012.

Paula Jacques : *Dans une lettre écrite en 1935 et adressée à Stefan Zweig, Joseph Roth écrit : « Cher ami, pourquoi me traitez-vous si mal ? Vous m'avez laissé pendant trois semaines sans m'envoyer une ligne si bien que je pourrais avoir l'impression que vous me fuyez comme le succès me fuit. Je passe mon temps à travailler et je n'ai pas le moindre succès. J'aurai fini mon nouveau roman Confession d'un assassin le 20 de ce mois. [...] Je compte sur vous. Je vous attends. Je ne suis pas le seul, je sais bien, mais cela m'afflige et me chagrine de penser que vous pourriez me mettre dans le même sac que les autres. »*

Florence Noiville, Joseph Roth a adressé environ 200 lettres à Stefan Zweig. Toutes sur ce ton, plaintif et même vindicatif parfois. On y lit une demande d'amour extraordinaire. Roth exige de Zweig de la présence, du soutien. Mais surtout, c'est très frappant, il lui demande de ne lui préférer personne d'autre. De ne porter secours à aucun autre écrivain dans la peine...

Florence Noiville : Oui. Stefan Zweig et Joseph Roth sont très amis. Zweig a été l'un des premiers à reconnaître le talent de Roth qui lui voue une gratitude infinie. Amis donc. Mais en même temps, on le voit bien dans cette lettre : Roth expédie rapidement les remerciements pour mieux attaquer Zweig : « Pourquoi me traitez-vous si mal ? » « Je pourrais avoir l'impression que vous me fuyez »... Certes on peut faire remarquer que cette lettre est celle d'un homme acculé – elle est écrite en 1935, quatre ans seulement avant la mort de Roth et quatre ans qui seront pour lui particulièrement difficiles. Mais au ton de la missive, on voit bien que l'homme Roth n'est pas à prendre avec des pincettes. Ce qu'il dit en substance c'est : « Je vous aime. Mais vous, vous ne m'aimez pas assez, vous ne m'écrivez pas, vous ne venez pas me voir à Paris. » C'est un écorché vif qui râle sans cesse. Prétend que Zweig ne comprend rien à la situation politique. Et même quand Zweig lui donne de l'argent, il se plaint ! Bref, même si on a beaucoup d'admiration pour son œuvre, on peut dire d'emblée et non sans tendresse que Joseph Roth est une sacrée tête de cochon.

P. J. : *C'est pour cela qu'on l'aime... C'est un homme qui réclame comme un dû, l'amour, l'attention et le soutien qu'il n'a pas reçus, dit-il, dans son enfance déshéritée. Il se décrit toujours comme un pauvre petit abandonné, qui aurait vécu dans la misère. Est-ce exact ?*

Fl. N. : Pas tout à fait. Il est né en 1894 à Brody, en Galicie, une région qui se trouve dans l'Empire austro-hongrois, mais dans les marches de l'empire. À l'extrême Est. Aujourd'hui, la Galicie, c'est l'Ukraine. Brody est à 10 km de la frontière russe et à 800 kilomètres de Vienne, un endroit très excentré par rapport au cœur battant de l'empire. Et aussi une région pauvre avec une importante population juive – comme cette ville est proche de la Russie, de nombreux Juifs ayant fui les pogroms sont venus s'y réfugier. La mère de Joseph Roth est issue d'une famille

de commerçants, le grand-père est rabbin. Et Roth est élevé dans des conditions modestes mais pas non plus vraiment pauvres... Il prend des leçons de violon. Il n'est pas élevé au heder, l'école religieuse juive, mais fréquente l'école du baron de Hirsch qui est un magnat des chemins de fer et un philanthrope. Il fait donc ses études non pas en yiddish mais en allemand. Et tout ça le marque beaucoup : Brody et ses personnages que l'on voit réapparaître dans ses romans, et l'allemand, langue pour laquelle il a une véritable passion. Mais la caractéristique la plus importante de son enfance, c'est qu'il n'a pas de père. Et cette relation père-fils qu'il ne connaîtra jamais, deviendra pour lui une obsession incessante. La quête de toute une vie.

P. J. : *Cette quête du père est en effet à l'œuvre dans nombre de ses livres. Dans Zipper et son père, on voit comment Joseph Roth s'invente des filiations imaginaires. Il écrit :*

Je n'avais pas de père. J'entends par là que je n'en ai jamais eu. Mais Zipper, lui, en avait un. Cela conférerait à mon ami un prestige particulier. Un peu comme s'il avait eu un perroquet ou un Saint-Bernard. Quand Arnold disait : « J'irai demain à tel endroit avec mon père, alors moi aussi je souhaitais avoir un père. Un père, on pouvait lui prendre la main, imiter sa signature, en recevoir des réprimandes, des punitions, des récompenses, des corrections. Parfois je songeais à pousser ma mère à se remarier car il me semblait souhaitable d'avoir ne fût-ce qu'un beau-père. Mais les circonstances ne s'y prêtèrent pas. Le jeune Zipper, lui, ne cessait de vanter le sien, son père lui avait promis ceci, refusé cela, son père avait l'intention de parler avec son professeur, d'engager un précepteur, de lui acheter une montre pour sa confirmation, de lui aménager une chambre personnelle. Et même quand par le fait du père, il arrivait quelque chose de désagréable au fils, celui-ci semblait l'avoir souhaité. Ce père était une sorte de génie tout-puissant et serviable à la fois.

Il m'arrivait de le rencontrer. L'histoire d'un quart d'heure, il me traitait comme si j'avais été son fils. Il me disait par exemple : boutonne ton col. Avec ce vent du Nord-Ouest qui souffle, on peut attraper mal à la gorge. Ou : montre-moi ta main. Je vois que tu t'es blessé, il faut que tu ailles à la pharmacie en face pour qu'on te mette un pansement. Ou : dis à ta mère qu'il faut qu'elle t'envoie chez le coiffeur, on ne porte pas les cheveux longs en plein été. Ou encore : Sais-tu nager ? Un jeune homme doit savoir nager... Alors, on eût dit que Zipper fils m'avait prêté Zipper père. J'étais empli de reconnaissance envers mon ami mais en même temps j'étais tourmenté par ce sentiment désagréable d'avoir à lui rendre son père. Tout comme j'avais eu à lui rendre son *Robinson*. Finalement, les choses prêtées ne nous appartiennent pas.

P. J. : *Dans la magistrale biographie que David Bronsen (Seuil, 1994) consacre à Joseph Roth, on lui recense pas loin de treize pères imaginaires... !*

Fl. N. : David Bronsen dit même – il est peut-être un peu dur – qu'il y a du mythomane et du mystificateur chez Roth. Ce qui n'est pas faux. Car cette nostalgie du père absent va bien sûr alimenter tous les fantasmes possibles. Roth n'est pas romancier pour rien. Il s'invente un père fonctionnaire autrichien des chemins de fer, un père fabricant de munitions, un père comte polonais avec qui la mère aurait eu une liaison secrète, etc. Quoi qu'il en soit, le vrai père, on le connaît. Il s'appelait Nachum Roth et était représentant d'une firme de grains dont le siège était à Hambourg. À la suite de circonstances peu claires – on parle d'un convoi de grains qui se serait perdu –, Nachum Roth serait devenu fou et aurait été envoyé dans un établissement pour malades mentaux. Mais pour le judaïsme orthodoxe, en Galicie, la folie était une malédiction divine. Si bien que dans la famille de Roth, on ne disait pas qu'il était fou. On prétendait qu'il s'était pendu. Il avait disparu, on n'en parlait jamais : une aubaine pour le romancier en puissance qu'était déjà son fils !

P. J. : *Mais pour vous, Roth est-il un menteur patenté qui se pousse du col parce qu'il a honte de ses origines de petit Juif de Galicie ou un écrivain qui poétise sa vie ?*

Fl. N. : Il dit en effet que la « véricité » ne l'intéresse pas. Ce qui l'intéresse, c'est la « vérité intérieure ». Celle de ses personnages. À force d'écrire sur eux, d'être dans leur peau, de se confondre avec eux, il ne sait probablement plus vraiment où est la vérité. Roth, c'est vrai, a beaucoup menti. Pas seulement sur la question du père. Sur son lieu de naissance par exemple. À un moment, il dit qu'il vient non pas de Brody mais de Schwaby, une colonie souabe de langue allemande – peut-être qu'à Berlin, plus tard, il vaudra mieux avoir des racines allemandes plutôt que juives... Sur ses années à l'armée aussi, il a dissimulé les choses. Il raconte qu'il a été lieutenant, alors qu'il ne s'est jamais battu... Il s'est engagé volontaire et après avoir passé une année dans des bureaux, en est ressorti avec un uniforme de lieutenant... Parfois, on le trouve dans les cafés de Vienne vêtu de cet uniforme... Bref, tout ça pour dire qu'il ne fait pas bon être biographe de Roth. Démêler le vrai du faux avec lui n'est jamais un sujet facile !

P. J. : *Qu'est-ce qui, selon vous, rend l'œuvre de cet écrivain unique ? Nous sommes à Vienne au milieu d'une profusion de talents – artistes et scientifiques pour la plupart d'origine juive –, qui explorent des chemins nouveaux et récoltent les influences de l'époque, la psychanalyse, la psychologie, tandis que lui va faire une œuvre totalement différente.*

Fl. N. : Sur le plan de l'écriture d'abord, je suis toujours frappée par la netteté et la précision du style chez Roth. Des phrases courtes qui le rendent extrêmement tranchant. Et puis il y a une espèce de charme, de légèreté. C'est une écriture qui n'est jamais datée. Mieux : quand il décrit l'Empire austro-hongrois et montre cette Europe en déliquescence, cela résonne de façon extrêmement puissante et contemporaine avec l'Europe et les problèmes d'aujourd'hui. Sur le fond, Roth aura été un visionnaire.

P. J. : *Justement, cette nostalgie de l'empire va donner naissance à son chef-d'œuvre, La Marche de Radetzky, qui raconte sur trois générations le destin des Habsbourg. Roth voue à l'empereur une admiration sans borne, une tendresse quasi filiale. Pourquoi ?*

Fl. N. : Faisons un peu de psychanalyse de café du commerce. Quand François-Joseph meurt en 1916, il a 86 ans. Il a régné près de 70 ans. C'est tout simplement comme un « deuxième père » qui meurt pour Roth. Un homme en tout cas qui aura joué le rôle de figure protectrice et tutélaire, compensant ou cristallisant une charge d'affect incroyable. Pourquoi Roth était-il tellement attaché à l'Autriche-Hongrie ? Il faut se remémorer ce qu'était cet empire à l'époque, notamment du point de vue d'un petit Juif pauvre fraîchement débarqué de Galicie. L'Autriche-Hongrie, c'est 300 000 kilomètres carrés, 50 millions d'habitants, 14 langues... Et surtout, miracle, tout cela « tient » ensemble. Y compris ce que l'Europe d'aujourd'hui avec son explosion des nationalismes ne pourrait pas rêver d'unifier – la Bohême, la Bucovine, la Carinthie, la Dalmatie, l'Istrie, la Moravie... Dans cet empire, les nationalités ne comptent pas. Si l'empereur est un père protecteur imaginaire, on peut penser que le pays est une sorte de mère, de matrice pour tous ses enfants. Et cela aura été très bénéfique – pour toutes les minorités, et notamment pour les Juifs – du point du développement de la vie intellectuelle et artistique. Repensez au rayonnement culturel inouï que Roth va trouver en arrivant à Vienne. De Freud à Mahler, Broch, Kraus, Popper, Schnitzler... Vienne est un petit miracle artistique. Qui plus est, l'empereur n'attend pas des artistes qu'ils soient au service d'un idéal ! Dans ces conditions, comment ne pas être sous le charme ? L'homme est subjugué.

P. J. : *Le paradoxe, c'est que d'un côté Joseph Roth descend de cette dynastie-là. Il revendique cette grande famille a-religieuse. Mais de l'autre il est nostalgique de son enfance juive...*

Fl. N. : Oui, il est tout le temps entre deux tentations, Joseph Roth. Il a clairement un pied dans le yiddishland et un pied dans l'Empire austro-hongrois. Chez lui le *shtetl* est toujours un peu idéalisé. Comme une alternative en matière de mode de vie et de pensée. Une alternative qui lui permet de rêver d'une vie utopique contrastant avec les tourments de l'histoire qu'il va vivre à partir de 1914.

P. J. : *On verra qu'au fil de ses retournements mythomaniques, Roth est tantôt le plus juif des catholiques – il prétend s'être converti –, tantôt le plus catholique des juifs. Mais il va quand même faire cette chose extraordinaire : des reportages journalistiques magnifiques en Galicie sur les Juifs en errance avec un regard totalement différent de ceux que portent les assimilés de l'époque. Et très souvent il n'a pas de mots assez durs pour les Juifs qui partent pour l'Ouest.*

Fl. N. : Oui, sauf que Roth, comme toujours, est paradoxal. C'est lui le premier qui a fait cette route vers l'Ouest. Brody, Vienne, Berlin, Paris, cela dessine tout de même un axe assez net...

P. J. : *Lui qui se dit catholique et juif, pressent-il dans l'assimilation la fin du judaïsme ? Est-ce que c'est ça qui l'inquiète ?*

Fl. N. : Oui, mais encore une fois, il est le premier à se convertir tout en restant fidèle. On est dans une complexité totale. Ce qu'on lit dans les reportages que vous mentionniez tout à l'heure, c'est une extraordinaire compréhension de ce qui se passe sur le terrain. Dans toute sa finesse et sa complexité. Roth est un journaliste hors pair. Il sillonne l'Europe avec ses trois valises. Il passe d'hôtel en hôtel – il dit toujours qu'il est apatride mais sa vraie patrie, ce sont les hôtels. Et il écrit des reportages époustouffants. On devrait les étudier dans toutes les écoles de journalisme !

P. J. : *Et l'homme lui-même, quel est-il ? Pas extrêmement beau mais tout de même, il plaît aux femmes. Tantôt dépenaillé comme un petit émigré, tantôt avec de magnifiques manières dans son uniforme de l'armée autrichienne. Il plaît aux femmes, mais lui au fond ne les aime pas tellement. Il estime qu'elles ne sont guère intéressantes. D'ailleurs toutes ses histoires d'amour – Le Miroir aveugle, Le Chef de gare Fallmerayer – achoppent tout le temps sur une désillusion, quelque chose qui, à peine entrevu, s'évanouit...*

Fl. N. : En réfléchissant à ce thème, Roth et les femmes, il m'est revenu une phrase de Françoise Dolto. Elle disait à propos d'elle-même et de son passage dans la vie : « Entrée désespérée, sortie joyeuse. » C'est un peu l'inverse pour les femmes qui traversent la vie de Joseph Roth... La première, Friedl, est ravissante. Il l'a vue passer un jour sur le Kurfürstendamm à Berlin. Il s'est dit « *c'est un vent de printemps qui passe* », et il l'a épousée en 1922. Elle est intelligente et vive, mais ce n'est pas une intellectuelle. Or Roth essaie de faire d'elle ce qu'elle n'est pas, il lui fait relire ses épreuves, mais rien de tout ça ne convient à Friedl. Du coup, cette femme va se replier sur elle-même. Elle devient irritable, distraite, un peu bizarre. Quand il va à ses rendez-vous de journaliste, il doit même l'enfermer...

P. J. : *Il faut dire qu'il est en plus très jaloux, le pauvre Roth...*

Fl. N. : Il est même pathologiquement jaloux ! Il enferme Friedl parce qu'elle fait des fugues et devient de plus en plus étrange. Elle commence à développer une théorie selon laquelle les amis de Roth étaient sympathiques au départ, mais qu'en définitive elle les a démasqués, percés à jour, et qu'ils sont tous mauvais et mal intentionnés. Vers la fin des années 1920, Friedel est diagnostiquée schizophrène. On l'enferme dans une maison de santé. Et tout cela va énormément peser à Roth et même contribuer à le détruire. Il dira plus tard : « Les dix années de mon mariage m'en ont coûté quarante. »

P. J. : *C'est un peu à la suite de ce drame avec Friedl que Roth commence à s'alcooliser sérieusement...*

Fl. N. : Au début, il y croit. Il pense qu'il va arriver à la sauver. Il travaille comme un fou. Se passionne pour la psychiatrie. Avale des tas de manuels. La folie le hante. D'abord à cause de Friedl, mais rappelons-nous que son père, lui aussi, était fou. Et comme, encore une fois, on pensait à l'époque que la folie était une malédiction divine, Roth se dit : Dieu m'a frappé, il me rattrape...

P. J. : *Il est très attaché à Friedl, il est tourmenté, il souffre. Mais en même temps, il est assez désinvolte. Pendant que sa femme est à l'asile, il entame une relation érotico-intellectuelle intense avec Andrea Manga Bell, une splendide mulâtresse, mère de deux enfants, mariée à un homme important du Cameroun que Roth va baptiser « le Prince ». Pendant cette liaison, il se détourne un peu de Friedl. Mais, de temps en temps, par tendresse ou par culpabilité, il fonce à l'asile psychiatrique et demande qu'on lui rende sa femme, sinon il menace de tout casser. On la lui rend deux-trois jours, puis il la ramène à l'asile et reprend sa liaison avec Manga Bell...*

Fl. N. : Avec Manga Bell et avec d'autres... la femme de lettres Irmgard Keun, la comédienne Sybil Rares... Il est un peu un apatride du sentiment, Roth. Il passe de femme en femme comme il passe de pays en pays et d'hôtel en hôtel...

P. J. : *Roth a écrit des textes sur la folie. La folie qui envahit le monde à l'heure où le nazisme gagne du terrain. Il écrit des textes sur l'internement des malades mentaux juifs à Berlin sous le nazisme. En juillet 1940, Friedl va mourir dans son asile, euthanasiée par les nazis. Mais lui, Roth, a quitté l'Allemagne depuis longtemps...*

Fl. N. : Oui, il part le 30 janvier 1933, c'est-à-dire le jour exact de la nomination d'Hitler comme chancelier du Reich. Il est l'un des premiers à avoir pressenti avec une telle précision ce qu'allait être le nazisme. C'est comme une prescience. Encore aujourd'hui, on est saisi quand on lit la fameuse lettre qu'il adresse à Stefan Zweig en 1933 :

Il vous sera évident que nous allons vers de grandes catastrophes. Abstraction faite du privé – notre existence littéraire et matérielle est déjà anéantie –, l'ensemble conduit à une nouvelle guerre. Je ne donne pas cher de votre vie ni de la mienne. On a réussi à laisser s'installer la barbarie. Ne vous faites pas d'illusion, c'est l'Enfer qui prend le pouvoir...

En 1933, il dit cela à tout le monde : il faut partir, partez, vos livres vont être brûlés, nous allons tous être brûlés... Et personne ne le croit. Il passe pour un fou. Un oiseau de malheur...

P. J. : *En 1933, Roth s'installe à l'hôtel Foyot, à Paris, rue de Tournon. Il adore cet endroit. Mais au bout d'un moment, en 1937, l'hôtel vétuste doit être démoli et le patron lui demande de partir. Roth refuse. Tous les clients s'en vont. Lui reste dans sa chambre cloîtré... il ne partira que lorsqu'on commencera à démolir le toit !*

Fl. N. : C'est assez fascinant parce que Roth a écrit un livre qui s'intitule *La Fuite sans fin* et sur tous les plans c'est la fuite sans fin. Il quitte son pays, l'Autriche-Hongrie s'effondre, sa femme sombre dans la folie... Il va de perte en perte, de deuil en deuil. Même pour les plus petites choses comme une chambre d'hôtel, tout lui échappe... Roth avait vécu quatre ans dans cet hôtel et avant cela de nombreuses fois au cours de ses séjours à Paris. Il vit cela presque une nouvelle fois comme la perte d'une patrie. Heureusement, il prendra en face une petite chambre, au-dessus de son café habituel, le café de Tournon. Il y a aujourd'hui une plaque et quelques photos dans ce célèbre café...

P. J. : *Ce qui est extraordinaire, c'est qu'il boit énormément, il passe beaucoup de temps avec ses amis. Il a une petite cour au café rue de Tournon. Et dans ce cénacle, il est toujours le premier arrivé, il commande des mirabelles, il fait des plaisanteries, des traits d'esprit, tout le monde l'adore. Et il est toujours le dernier à quitter le café. C'est une torture pour lui que de retourner dans sa chambre où, néanmoins, il travaille. On ne sait pas trop quand ni comment, mais après 1933, il écrit de fait énormément...*

Fl. N. : Il écrit des romans, mais aussi des lettres et des articles. Il écrit pour que « les gens se bougent. » Il rêve de voir se dessiner une alliance entre la France, l'Angleterre, le Vatican... – dans ce cas précis, force est de reconnaître qu'il n'est peut-être pas extrêmement prescient !

En tout cas, il affirme que l'écrivain a une responsabilité morale et que, quel que soit son talent, il n'a pas le droit de ne pas s'engager contre ce qu'il appelle « *l'inhumanité du monde* ».

P. J. : *Je repense à cette phrase de Roth disant en substance : « Les Allemands sont le fléau dont Dieu se sert pour punir les juifs... » C'est l'époque où Roth se fait passer pour chrétien. Qui parle en lui quand il dit cela ?*

Fl. N. : Difficile de savoir exactement. Un de ses amis dira : « En public, il se proclamait chrétien converti. Mais en privé il se préoccupait surtout des grands questionnements du judaïsme. » En même temps, il écrit à Zweig, toujours en 1935 : « Je vous envoie un journal chrétien de Vienne. Vous pourrez y lire un de mes articles où je proteste contre l'organisation à venir des jeux olympiques à Berlin en 1936. Mais lisez aussi ce texte très intéressant où il est expliqué que la seule solution à la question juive est la conversion de tous les juifs. » Roth va même au-delà dans sa lettre. Il dit à Zweig : « Si j'en ai la force, j'entrerai peut-être dans les ordres. Vous pouvez me dire que c'est du suicide, moi je ne vois pas autre chose que la foi chrétienne... » Je ne crois pas à ce monde, dit encore Roth. Je ne crois pas qu'on puisse agir sur lui. « Si Dieu le veut, un balai peut tirer et s'il ne le veut pas, un canon reste inerte... »

P. J. : *En même temps, il aura écrit peu de temps auparavant ce chef-d'œuvre de la littérature juive qui est Job. Et lorsque sa femme Friedl a une crise vraiment sérieuse, il fait volontiers venir un rabbin miraculeux pour l'exorciser. Il prend même énormément de plaisir à discuter avec ce « faiseur d'exorcisme »...*

Fl. N. : Oui... Il lui arrive aussi de dire qu'il ne croit à rien, ni à Dieu ni à Diable. Et qu'il voudrait juste « être un tronc d'arbre qui flotte à la surface de la mer ».

P. J. : *En 1939, il écrit La Légende du saint buveur, l'histoire d'un clochard parisien qui boit énormément, se promène sous les ponts de Paris, n'a plus d'argent et cherche de quoi boire. Tout à coup, ce clochard, Andréas, rencontre Dieu. Et Dieu lui donne une grosse somme en lui disant : tu en prendras un peu et le reste, tu iras le déposer à l'église, à la petite sainte Thérèse. Andréas promet, il est absolument résolu à obéir à Dieu mais, chemin faisant, il boit tout. Plus tard, Dieu réapparaît, alors qu'Andréas est toujours sous les ponts, et Dieu ne cesse de lui prodiguer bonté et argent... Il lui envoie un portefeuille « perdu ». Il lui fait rencontrer des êtres providentiels, en particulier une jeune fille qui s'appelle Thérèse... auprès de qui il rendra son dernier souffle. Le livre se termine sur cette phrase : « Que Dieu nous accorde à nous autres buveurs une mort aussi douce et aussi belle. » Selon vous, aura-t-il eu, lui Joseph Roth, une mort aussi douce et aussi belle que son saint buveur ?*

Fl. N. : Hélas non. Il est très « abîmé » lorsqu'il écrit ce texte. Il le termine au café de la rue de Tournon quelques semaines avant sa mort. On est donc en 1939. Il n'a pas tout à fait 45 ans mais il fume 80 cigarettes par jour et boit comme un trou. Il n'y voit plus très clair mais son esprit est resté lucide. Par ailleurs, il y a là une dame, la tenancière de ce café de Tournon, qui s'appelle Germaine Alazard. Germaine est très bonne avec lui. Elle a bien compris que l'écriture est pour Roth la seule échappatoire. Alors elle l'encourage comme elle peut : « Une page, un Pernod »... C'est ainsi qu'il termine sa *Légende du saint buveur*. Pour moi, c'est comme s'il s'édifiait une petite tombe de papier en se disant : voilà, là, c'est fini, je peux mourir. Je sais que vous n'avez pas la même interprétation que moi, mais je pense qu'il s'est suicidé sciemment, à petit feu...

P. J. : *Je pencherais plutôt pour une autodestruction programmée mais inconsciente...*

Fl. N. : Quoi qu'il en soit, le fait déclenchant c'est quelqu'un qui arrive un jour au café de Tournon et lui annonce qu'Ernst Toller vient de se pendre à New York. Ernst Toller était un de ses vieux amis de Vienne. Ce jour-là, Roth s'effondre sur la table du café de Tournon et est

transporté à l'hôpital Necker où il meurt d'une double inflammation des poumons aggravée d'un *delirium tremens*.

P. J. : *Ensuite, il y aura cet enterrement inénarrable. On se dispute la dépouille spirituelle du mort. Il y a ceux qui veulent un rabbin et des prières en hébreu et ceux qui disent : vous n'y êtes pas, il s'était converti... Le problème, c'est qu'on ne trouve pas le certificat de baptême... Bref, les juifs, les communistes, les anarchistes – il avait écrit des articles sous le pseudonyme de Joseph le Rouge – tous ceux qui le revendiquent sont furieux. Et l'enterrement se termine comme une comédie à l'italienne...*

Fl. N. : Une comédie qui se termine à Thiais... Pourquoi Thiais ? Personne ne sait vraiment très bien. Il voulait être enterré à Montmartre où reposait le grand Heine qu'il admirait beaucoup. Mais... c'était trop cher. Alors il a cette petite tombe à Thiais. Une petite tombe envahie par les herbes... La tombe se trouve dans la section catholique du cimetière. L'inscription sur la pierre tombale dit : « *écrivain autrichien – mort à Paris en exil.* » Je ne crois pas que beaucoup d'admirateurs aujourd'hui viennent lui rendre visite de façon posthume. Mais ça aussi, Roth l'avait anticipé : « Ma mort, disait-il, sera aussi solitaire que l'aura été ma vie. »